

UN COUSIN DE PASSAGE

(Suite)

III

UNE HISTOIRE QUI N'EST PAS NEUVE

Léon, de plus en plus étonné, ne disait mot. Berthe alla vers lui, hésita un instant, puis, comme prenant une résolution énergique :

— Léon, dit-elle, je me marie.

— Comment ! Tu te maries, toi, et avec qui ?

— Avec mon cousin, Ludovic de Béon, dont tu as entendu lire la lettre à ma mère.

— Tiens ! mais ce cousin-là, je ne l'ai jamais vu.

— Je le sais bien : quand il est passé ici, voilà cinq ans, tu étais en Anjou pour ce procès qu'on faisait à ma mère.

— Ah ! il est passé ici ?

— Eh ! oui, on te l'a dit, mais tu l'avais oublié.

— Eh bien ! comment se fait-il qu'on vous marie ?

— On ne nous marie pas, nous nous marions.

— Viyons, Berthe, je n'aime pas les é. égnes, explique toi vite et clairement.

— Oh ! que tu as l'air méchant avec ces yeux-là ! Ecoute donc...

Berthe s'arrêta ; un certain embarras, qu'elle n'avait point prévu, la retint d'abord, une légère rougeur colora ses joues ; mais la nouveauté chaste, qui semblait le fond de son caractère, surmonta bientôt cet embarras fort naturel, et elle commença ainsi, non sans quelque hésitation encore :

— Il y a cinq ans j'avais quinze ans, tu sais ? Notre cousin Ludovic vint passer quelques jours avec nous en se rendant Madrid ; il n'avait que vingt ans. Ludovic était vraiment très aimable, très bien élevé, spirituel, brillant, tout à fait homme du monde.

— Le contraire de ton cousin Léon, n'est ce pas ?

— Oh ! par exemple ! Mon frère Léon est aussi aimable que tous les cousins du monde :

— J'en crois rien, ni toi non plus. Continue.

— De mon côté, moi, j'étais plus jolie qu'à présent.

— Tu n'en crois pas un mot Va toujours.

— Tu n'es pas encourageant, toi : si tu jures jamais la tragédie, ne prends pas les rôles de confident. Enfin, il paraît que je n'étais pas trop laide, puisque Ludovic m'appelait *ma jolie cousine*.

— Ah ! il t'appelait *ma jolie cousine* ? eh bien ! c'était un garçon mal élevé, voilà tout. On n'appelle pas sa cousine *ma jolie cousine*. Il n'y a que les jeunes officiers qui prennent ce ton là. Je ne t'ai jamais appelée *ma jolie cousine*, j'espère.

— Oh ! non. Mais lui ne t'en fit pas faute, et te l'avouerait-il cette phrase, que tu trouves si peu convenable, ne me déplaisait pas trop.

— Tu étais si crotte ! Oh ! pardon !

— Ne te gêne pas. Un soir même, Ludovic, après dîner, en passant au salon, me pressa légèrement le bout des doigts.

— J'enne Metternich, va !

— Tu comprends que j'allai aussitôt me plaindre à ma grand-mère.

— Tu fis bien.

— Le croirais-tu ! Grand-mère, au lieu de s'indigner, se mit à rire et me dit que j'étais une enfant, que je m'étais trompée, que c'était impossible, etc., etc. Mais j'étais bien sûre, moi, de ne pas m'être trompée, et j'en eus la certitude deux jours plus tard. On avait donné une grande fête au château de Vertmorin, que tu connais, une fête de nuit, une sorte de bal costumé qui dura jusqu'au matin ; au soleil levant les invités se dispersèrent dans le parc, il y avait un peu de laisser-aller dans les allées, on se mit à courir sous les arbres, et, comme la dit un poète,

J'étais parmi les sages d'abord, je passai bientôt dans le camp des folles, et je m'égarai dans une sorte de lycéinate où poursuivant mon amie intime, Mme de Vertmorin ; je ne parvins pas à rejoindre Julie, mais je rencontrai tout à coup mon cousin Ludovic. Oh ! il fut si dés convenable et très grave, je t'assure ; il s'approcha de moi d'un air soumis et respectueux, et me dit d'une voix émue : " Ma cousine, je vous aime et j'espère que j'aurai le bonheur d'obtenir un jour votre main ; en attendant, laissez-moi vous donner un souvenir de ma tendresse et un gage de ma foi." Et avant même que j'eusse le temps de m'y opposer, il m'avait passé au doigt un petit anneau d'or, et il s'éloigna.

— Tu aurais dû jeter cette bague dans le taillis.

— La voici !

Berthe prononça ce mot avec tant de dignité et de calme que Léon fut ému ; il reprit cependant d'un ton assez vif :

— Ton cousin Ludovic est, je veux dire était, un petit faquin. On ne donne pas des anneaux aux jeunes filles de quinze ans, on ne parle plus de les épouser. On s'adresse à la famille. Si j'avais été là et si j'avais appris ce trait de galanterie, j'en rais un peu casé les reins à cet Almanzor ! Voilà moi avis

— Ludovic partit le lendemain ; tu conçois, Léon, que je ne manquai pas de tout raconter à grand-mère. Cette fois, elle se fâcha, me grondra et voulut me reprendre l'anneau que m'avait laissé Ludovic. Je la suppliai tellement qu'elle me permit de le garder, mais elle me répondit que j'étais une écervelée, qu'elle me défendait de lui rappeler jamais cette histoire ; cependant, je lui en ai parlé quelques fois ; je lui disais que Ludovic viendrait certainement demander ma main ; elle répondait que Ludovic est un étourdi et qu'il ne songeait plus à moi. Tu vois bien, Léon, que grand-mère se trompait puisque Ludovic arrive. Voilà tout mon secret, et tu es au courant.

Berthe se tut et regarda Léon d'un air à la fois timide, inquiet et calme qui amena un vague sourire sur les lèvres de Léon. Le jeune homme prit les mains de sa cousine et lui dit avec tendresse :

— Enfin, ma chère, pourvu que tu sois heureuse, peu importe le passé !

— Tu seras heureux aussi, mon cher Léon ; tu te marieras.

— Moi ! Allons donc ! Est-ce que je suis fait pour le mariage, moi ? Est-ce que j'ai des bagues dans ma poche ? Est-ce que je suis un joli garçon, moi ! Laisse-moi donc tranquille avec mon mariage !

Berthe ne sembla pas s'arrêter à la réponse et aux exclamations de son cousin ; car une idée sultée s'était sans doute emparée de son esprit.

— Léon, s'écria t-elle, Antoine ne sait pas que le chemin des Grands Ti leuls est impraticable, et s'il prend par là, ce sera une lieue de plus qu'il aura à faire. Il faudrait envoyer quelqu'un pour l'avertir.

— Il n'y a personne à la ferme en ce moment, répondit Léon ; mais ne t'inquiète pas ! J'irai moi-même l'attendre à l'embranchement des deux routes, et le mettrai sur la bonne voie. De cette façon, tu verras un peu plus tôt le triomphant Ludovic.

— Méchant Léon !

Léon prit son chapeau et sortit.

Restée seule, Berthe se mit à rêver. A quoi rêvait-elle ? Je n'ai pas besoin de le dire.

Tout à coup le bruit de la voiture se fit entendre, et la voix d'Antoine succéda au bruit des chevaux.

— Mademoiselle ! le chemin des Grands-Tilleuls était barré ; grâce au père Raimbaun, je ne m'y suis pas engagé et nous voici.

Peu d'instant après, un jeune homme entra dans le salon. Berthe reconnut son cousin Ludovic.

M. de Béon était un grand jeune homme, élégant et distingué, d'une sistance parfaite et d'une grâce achevée ; il s'inc inc cérémonieusement devant sa cousine.

(A suivre)